

ALEXIS SCHWARZENBACH

**«Portraits of the Nation. Stamps, Coins and Banknotes in Belgium and Switzerland, 1880-1945»**

Berne, Peter Lang, 1999, 395 p.

La question des identités nationales est un des éléments caractéristiques du monde moderne. Si, à l'heure actuelle, on s'accorde pour considérer toute identité nationale comme une construction, encore peut-on se demander qui construit ces identités (seulement les élites ?), pourquoi (dans quel but ?), dans quels contextes et comment elles évoluent. Telles sont les questions qui traversent l'analyse passionnante que nous offre A. Schwarzenbach dans ce livre sur la Belgique et la Suisse.

Se basant sur des sources généralement négligées par les historiens, l'auteur montre de façon convaincante que timbres, monnaies et billets de banque témoignent des constructions identitaires et des processus mémoriels des collectivités. Véritables 'lieux de mémoire', ces sources permettent d'appréhender à la fois la relative autonomie des identités nationales par rapport au contexte socio-économique et leur constante évolution par rapport aux événements à intégrer.

En outre, on ne saurait trop insister sur l'intérêt de la démarche comparative menée ici. Le choix de deux petits pays multilingues et récents – la Belgique (1830) et la Suisse (1848) – place d'emblée

la question des identités nationales sur un terrain beaucoup plus complexe que la simple identification d'une collectivité à une langue commune.

L'analyse minutieuse et bien documentée – même si elle garde un peu trop la marque de ses origines académiques – se structure autour de deux axes : les processus décisionnels d'abord, les significations iconiques ensuite.

Le premier axe permet de constater que, ni en Belgique ni en Suisse, il n'existe de procédure institutionnalisée quant à la décision de créer de nouveaux timbres, monnaies ou billets de banque, ni quant au choix de leurs auteurs. En outre, dans les deux pays, les raisons pratiques l'emportent de beaucoup sur les considérations d'ordre esthétique. Enfin, si l'on constate que le choix des auteurs par concours se révèle coûteux et peu efficace, la Suisse – contrairement à la Belgique – continue d'y recourir tout au long de la période étudiée. Mais le plus intéressant est la mise en relief des multiples influences qui interviennent dans la création de ces valeurs. Si, en dernière instance, les décisions reviennent aux administrations concernées (Banque nationale ou Office des Postes), elles sont également soumises à des influences 'supérieures' (ministres, gouvernement et famille royale belge) et 'inférieures' (députés, journaux, associations charitables, philatélistes ou opinion publique). Bref, l'identité nationale, tant belge que suisse, n'est pas une construction imposée par une seule classe au reste de la population, mais se révèle le fruit de l'interaction d'un nombre croissant d'acteurs, d'opinions diverses et contradictoires.

Le deuxième axe est le plus important. Il concerne les significations iconiques présentes sur les timbres, monnaies et billets de banque. Alexis Schwarzenbach y démontre toute sa maîtrise des sources iconiques et sa finesse d'analyse. L'intérêt majeur de cette partie est non seulement de constater que le multilinguisme n'est pas un obstacle en soi au développement d'une identité nationale (il peut même être un élément valorisant et valorisé de cette identité), mais surtout de montrer que d'autres éléments identitaires sont beaucoup plus importants, et que différents niveaux d'identification s'interpénètrent, évoluent et s'adaptent au fil du temps. En Belgique comme en Suisse, en effet, les images qui apparaissent sur les timbres, monnaies et billets de banque, affirment à la fois une identité supralinguistique incarnée par la famille royale belge ou les Alpes suisses, et des identités sublinguistiques comme les provinces belges ou les cantons suisses.

Dès le 19<sup>e</sup> siècle, ces deux pays allient identité nationale et 'locale'. Si en Belgique, la figure royale apparaît d'emblée comme un symbole national, elle est d'abord associée à l'exaltation de la Constitution, ainsi qu'au Progrès industriel (valeur universelle dont la Belgique serait le meilleur exemple). En Suisse, par contre, l'identité nationale est incarnée par des allégories et des mythes : Guillaume Tell, Helvetia et surtout les Alpes. Dans les deux cas, ces identités se révèlent pleines de contradictions : identification au Progrès et attachement aux traditions locales, affirmation nationale et proclamation de valeurs internationales s'entremêlent sans cesse. Toutefois, dans les deux cas, ces identités

sont dépourvues de toute agressivité et profondément pacifiques.

La Grande Guerre vient bouleverser ces deux petits pays neutres, mais de façon très différente, puisque la Suisse reste en dehors du conflit, tandis que la Belgique se retrouve au cœur de la tourmente. Dès 1914-1918 et pendant tout l'entre-deux-guerres, le premier conflit mondial devient un élément majeur de l'identité belge, qui se caractérise désormais par l'héroïsme et le martyr. La popularité du Roi-Soldat, de la Reine-Infirmière et de la famille royale toute entière ne cessera de croître jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, au point de devenir l'icône même de l'identité belge. Icône polysémique, elle est capable de s'adapter aux différentes circonstances tout en symbolisant la continuité. Ainsi, entre autres exemples, la reine Elisabeth est à la fois la Reine-Infirmière et la reine des Arts, Léopold III incarne tantôt une monarchie plus autoritaire tantôt le progrès comme son père, tandis que les enfants royaux symbolisent de plus en plus l'attachement à la paix menacée et la fragilité de l'avenir. Curieusement, l'identité belge durant cette période semble entièrement absorbée par le passé, la mémoire de guerre et la famille royale. En effet, les événements contemporains (même les Jeux olympiques d'Anvers en 1920) sont négligés. Par contre, timbres et billets de banque exaltent les personnages historiques d'avant 1830, symboles de l'éternité de la patrie, et exaltent le patrimoine pictural et médiéval du pays tout en veillant soigneusement à respecter l'équilibre entre les provinces flamandes et wallonnes et en évitant délibérément la représentation de la Flandre et de la Wallonie.

Du côté Suisse, contre toute attente, la construction identitaire semble plus faible et surtout moins cohérente qu'en Belgique. Au sortir de la guerre, les allégories laissent la place au thème de la paix internationale et à des personnages historiques qui symbolisent l'éducation (Pestalozzi), l'engagement pacifique (Dunant) ou la sainteté (von Flüe). Les thèmes humanitaires et la Croix Rouge, d'ailleurs, traverseront tout l'entre-deux-guerres. Mais, face à la montée des fascismes allemand et italien, les timbres affirment également la volonté de défendre la patrie par les armes. En outre, si les Alpes restent le symbole national par excellence, les identités locales, à travers les habits folkloriques notamment, s'affirment de plus en plus. Enfin, la tension entre modernité et traditions reste insurmontable, puisque le domaine industriel, exalté par l'exposition de 1939, est représenté sur un timbre à travers des personnages traditionnels. Bref, tout au long de cette période, l'identité suisse est traversée par de multiples contradictions et n'évolue que difficilement.

A nouveau, la Seconde Guerre mondiale viendra ébranler les constructions identitaires des deux pays. Au total, cette étude fourmille de détails passionnants et prouve la richesse surprenante de ce type de sources.

On regrettera cependant la méconnaissance de l'auteur en ce qui concerne la "culture de guerre" en général et la mémoire de guerre belge en particulier. En effet, Liège, par exemple, ne me semble pas être un symbole du martyr belge (p. 161), mais bien 'le' symbole de la résistance héroïque à l'envahisseur alle-

mand. La lettre de la Ligue wallonne de Liège au ministre des Postes, d'ailleurs, n'évoque pas la cité ardente en tant que martyr, mais bien comme la ville "qui se défendit si glorieusement". Dès août 1914 et pour longtemps, l'historiographie belge retrace systématiquement cette résistance héroïque après avoir évoqué le viol de la neutralité belge, comme s'il fallait cette résistance pour laver la patrie de toute suspicion : dans l'imaginaire commun, une femme violée n'est-elle pas souvent soupçonnée de ne s'être pas suffisamment débattue ? C'est bien, à mes yeux en tout cas, l'héroïsme de Liège qui garantit le 'glorieux martyr' de la Belgique.

Par ailleurs, la rivalité entre les villes 'martyres' est assez extraordinaire (p. 113) et témoigne du dramatique besoin de reconnaissance des cités belges malmenées en 1914-1918. L'exemple cité par A. Schwarzenbach me semble tout à fait caractéristique : pour justifier sa demande de création d'un timbre en l'honneur de Termonde, le député Vermeersch écrit que cette ville de province, somme toute insignifiante, est celle "qui a 'le plus' souffert de l'invasion Allemande [mais] n'a jamais eu le mérite d'être reconnue comme l'une des villes martyres" (p. 161). Or, cette rivalité pour le moins sordide se retrouve ailleurs : Dinant, par exemple, revendique le titre de première cité martyr parce qu'elle a 'le plus' grand nombre de morts civils, tandis que Tamines réclame le même titre parce que les circonstances du massacre étaient "'plus' atroces" ! Face au déni allemand, puis à l'occultation internationale, les villes belges ne cessent de revendiquer leur martyr comme un titre de gloire. Cela

pose question et mériterait une étude à part entière.

De même, l'affirmation de l'héroïsme et du martyr de la Belgique de 1914-1918 reprend les thèmes de la propagande de guerre alliée au moment même où les excès de cette propagande sont dénoncés à l'étranger (particulièrement en Grande-Bretagne). On ne peut manquer de s'interroger sur ce décalage chronologique et sur l'influence de ces dénis sur les spécificités de la mémoire de guerre belge.

Ceci dit, mes regrets sont plus des pistes de réflexion que de réelles critiques. On ne peut que souhaiter voir A. Schwarzenbach poursuivre sur sa lancée et nous offrir bientôt un second livre traitant de l'après Deuxième Guerre mondiale. En effet, la force de l'identité belge et les contradictions de l'identité suisse pendant l'entre-deux-guerres offrent un contraste frappant avec la situation actuelle. Ce paradoxe mériterait une analyse aussi fouillée que celle commencée dans ce livre.

*Laurence van Ypersele*

---

23 *Les trois frères*, Paris, Grasset, 1987.